

« Je cherche Hirluin, d'Anfalas »

C'est avec ces quelques mots, prononcés avec mon fort accent, que nous avançons depuis des jours à travers la terre des Hommes de l'Ouest. Gondor, Anfalas, Osgiliath : ces lieux étaient gravés dans nos mémoires depuis nos jeunes jours. Lors des veillées paisibles comme pendant les nuits où nous fuyions l'oppression, Pué-lan nous racontait : une terre, loin à l'ouest, plus loin que Rysddène, au delà des Orientaux de Rhûn. Une terre où la mer n'était jamais prise par les glaces, avec un chef, un roi juste, puissant sans être cruel, allié d'aucun orque ou sorcier. Lui, son peuple et leurs voisins étaient unis contre les Hunhuné, qu'ils nomment Ulari et avaient rejeté depuis les débuts des âges toutes ténèbres et seigneur ténébreux qui soit. C'est Hué-teng, le père de Pué-lan, qui fut le premier d'entre nous à atteindre cette terre merveilleuse. Nombre de ses compagnons de route moururent en chemin, affrontant les périls d'une route inconnue, la cruauté des Orientaux et les griffes de trolls sauvages. Pué-lan naquit là-bas, et reçut de Golasgil, seigneur de l'Anfalas, le nom de Pué-lan Hérion. Devenu homme, le souvenir de ses frères restés à Neu-lène poussa Pué-lan Hérion à quitter la paix du Gondor pour tenter de rallier tous ceux qui voulaient fuir l'oppression des serviteurs des ténèbres. Prenant à l'envers la route de son père il était revenu parmi nous, et depuis des années il haranguait, encourageait et formait les candidats au départ. J'étais de ceux là, attendant avec impatience le jour où ma mère me déclarerait 'homme'. Avec quelques amis nous étions résolus à rejoindre Hirluin, le frère du seigneur Golasgil, qui était 'maître des mines'. Ce titre nous fascinait, bien que nous ne sachions pas vraiment ce qu'il signifiait, et pour cela nous devons aller en Anfalas.

Le moment tant attendu arriva enfin : nos mères nous avaient rassemblés et c'est avec une angoisse mal contenue qu'elles nous regardèrent longuement prendre la route du soleil levant.

Cinq mois d'une marche périlleuse nous avaient conduits au Rhovanion, où vivait un peuple allié du Gondor. Là nous apprîmes que des événements dramatiques venaient de se dérouler ces dernières années. Une guerre civile, l'exil du roi auprès de sa belle famille en Rhovanion et son remplacement par un usurpateur pendant dix ans. Il y a quelques jours à peine la nouvelle du retour victorieux du roi Eldacar avait réjoui le peuple, bien qu'elle ait été acquise au prix du sang lors du siège de Pelargir. Non seulement les familles princières s'étaient entre-tuées, mais aussi de nombreux rebelles avaient refusé de se soumettre, trouvant refuge dans la lointaine cité d'Umbar.

C'est un paysage tristement familier qui s'offrit à nos yeux lors de notre arrivée dans cette cité portuaire de Pelargir. Les luttes de pouvoir entre les cités de Rysdène, Lurdôn, Ralôkène et Prynte nous avaient habitué à ce spectacle de désolation : ruines fumantes, silence de mort, charognards se repaissant de cadavres. Nous même avons retrouvé plusieurs fois notre village dévasté après des expéditions punitives sensées nous mettre au pas. C'étaient là des méthodes de sorciers, de fidèles des Hunhunés ; comment cela avait-il pu arriver au Gondor ?

Les notions de géographie inculquées par Pué-lan, les cartes que nous avons apprises à utiliser nous permirent d'atteindre enfin l'Anfalas. Après Pelargir la 'route du Gondor' nous avait, via Linhir, conduit à longer la côte du Belfalas et là, avec la mer à notre gauche et les

Pinath gelin à droite s'ouvrait devant nos yeux le Longestran, ou Anfalas. Encore quelques jours de marche et nous atteindrions le port de Lond galen, siège du seigneur Golasgil et de notre ami Hirluin. Cette guerre civile, qui allait prendre le nom de lutte fratricide avait désorganisé le pays, mais partout on sentait ce désir de tourner la page tout en gardant le cap. Le roi, animé d'un désir d'apaisement souhaitait réunifier et réconcilier tout le pays mais il semblait établi que chaque province allait devoir se débrouiller seule le temps qu'un pouvoir central se rétablisse. Le nom d'Hirluin était relativement connu en Gondor, mais personne ne fit de commentaire concernant son attitude ou le camp qu'il avait choisi ces dernières années. La page était tournée.

Nous fîmes une dernière pause dans le village de Lennan. Pendant quelques jours un pêcheur nous embaucha à laver les filets, trier les poissons et autres tâches simples. La plupart d'entre nous avait appris à pêcher avec son père, à saler avec sa mère, mais ici les filets étaient étranges, et la langue encore une barrière. Il nous était vexant de faire le travail des enfants, cependant cela nous permettait de subvenir à nos besoins de route. Et nous entrâmes à Lond galen.

À l'entrée de la cité les gardes nous dévisageaient avec étonnement : nos yeux légèrement pincés, nos cheveux noirs et notre peau mate leur faisait penser que nous étions des Orientaux, avec lesquels ils n'avaient pas de bonnes relations mais notre accent, notre démarche leur disait quelque chose. Cependant après avoir posé notre question pour la dernière fois : « Je cherche Hirluin, d'Anfalas » l'étonnement quitta leur visage. Ils s'assombrirent, échangèrent quelques mots à voix basse et l'un d'eux partit.

« Mon nom Fé-dan, moi ami Puè-lan Hérion » dis-je avec application en Ouistrain, cette langue que partageaient les hommes de l'ouest.

« alors vous êtes du peuple de Hué-teng, du lointain pays de Kôème ! » s'exclama un des gardes. Mais son regard s'assombrit à nouveau.

« Nous savoir, malheur, guerre-frères, mais roi Eldacar revenir » de nous tous, c'était Sia-nian la plus douée pour cette langue.

« Comme si ça ne suffisait pas, un autre malheur est arrivé » répondit l'autre garde.

Sur ces entrefaites le troisième garde revint, accompagné d'une dame. Elle était grande de taille, mince, avec un regard sévère et de grands yeux gris où se lisait comme une certaine tristesse. Les gardes s'inclinèrent avec respect devant elle. Nos cœurs se réjouirent quand elle prononça la salutation traditionnelle de notre peuple. Elle aussi avait un fort accent !

Elle nous posa quelques questions, afin de s'assurer de notre bonne foi puis nous fit conduire dans une grande demeure de pierre au centre de la cité. Là on nous proposa un peu de pain et de l'eau fraîche :

« prenez là un peu de repos, quelqu'un va s'occuper de vous » nous dit-elle en prenant congé.

Les gardes, en nous accompagnant, avaient entamé le dialogue : leurs gestes semblaient désigner là un bâtiment, là une direction mais même Sia-nian n'avait compris que

quelques mots. Nous répondions poliment par des 'mmh' des 'ah' et des hochements de tête. Lond galen n'avait pas souffert d'un siège violent comme Pelargir, et ses habitants vaquaient à leurs occupations, certains avec empressement, d'autres posément. Nous, peuple Kôème, étions des semi nomades, alternant pêche et cueillette autour de la baie de Lurdâne, entre mer de Fostisyr et monts de Lotan. Nos huttes légères retournaient à l'humus de saison en saison. Par leur solidité, ces demeures de pierre, ces fortifications ressemblaient à celles des cités des sorciers de notre région mais il y avait ici un sentiment de paix, la finesse des formes était belle à voir. Rien que le temps de passer de la porte au cœur de la cité nous avons entendu des éclats de rires, vu des enfants courir, et même remarqué des femmes cheveux au vent ! Quant aux soldats qui nous accompagnaient, leur équipement militaire contrastait avec leur regard bienveillant : rien à voir avec cette lueur de haine des combattants sorciers.

Nous attendions donc depuis moins d'une main de soleil quand une des portes s'ouvrit vivement pour laisser entrer une vieille femme qui s'exclama dans notre langue :

« ils sont arrivés, quel bonheur de vous voir, nous attendions depuis si longtemps ! »

Elle serra dans ses bras chacun de nous, cherchant à un détail dans le regard, dans la tenue, à deviner de quel clan nous faisons partie.

Quelle fierté pour nous d'être accueilli par Luè-nian, femme de Huè-teng, premiers des Akômes à avoir atteint la terre de l'ouest !

Quatre vingt années c'étaient écoulées depuis ce jour, cinquante après le retour de Puè-lan Hérion, si peu d'entre nous étaient partis et combien avaient péri en route ?

Cependant que Lué-nian parlait, allant de l'un à l'autre, une seconde femme entra, tout en restant en retrait. Quoique un peu moins mince, elle était semblable à celle qui nous avait accueillie, avec un regard empli de tristesse. Après avoir soigneusement établi la généalogie, la position sociale de chacun d'entre nous, s'être enquis des changements divers intervenus depuis son départ, elle s'interrompit brusquement, se tourna vers la dame qui restait là à nous observer.

« Comme je suis impolie, je ne vous ai pas encore présenté Ivrianiel. Asseyons nous tous, je vais essayer de traduire notre conversation. »

La tristesse d'Ivrianiel avait, au spectacle de nos joyeuses effusions, laissé place à un large sourire, que soutenait une profonde détermination, quelque chose d'une dureté et d'une énergie qui évoquait une statue de pierre. Pas ces sculptures hideuses que font les sorciers, mais plutôt ces personnages dressés sur des stèles ou décorant les bâtiments que nous avons vu tout le long de notre traversée du Gondor.

« Gens de Kôème, c'est un honneur et une joie pour moi de vous accueillir ici. C'est au nom de Morwen, seigneur de Lond galen que je vous souhaite la bienvenue »

Elle nous expliqua que dans un premier temps Lué-nian nous guiderait le temps de découvrir la cité, et d'en être présenté aux habitants. Mais que dès que possible elle se mettrait en retrait et nous serions séparés afin d'acquérir au plus vite les bases de ce qui devait devenir notre seconde langue.

C'est Mé-tan qui osa le premier poser cette question délicate :

« et Hirluin, pouvons nous le voir ? »

Lué-nian baissa les yeux, et Ivriuel soupira avant de répondre :

« Comme vous l'avez déjà appris, le Gondor sort de dix années de douleur dont je ne souhaite pas parler maintenant. Eldacar notre roi a retrouvé son trône et sa charge ; le pays aspire à la reconstruction, dans l'unité. Cependant Hirluin, qui était mon époux, montrait depuis quelques temps des signes inquiétants. Il était anormalement anxieux, préoccupé, comme si son esprit était ailleurs. C'est à cette époque que Eldacar commença son retour. Y a t-il un lien ? Je ne le sais. Toujours est-il que Golasgil notre seigneur, l'époux de Morwen, changea lui aussi de comportement. Hirluin me fit alors une sorte de testament incompréhensible et parti brusquement. Commença alors le siège de Pélargir et c'est à ce moment que Golasgil disparu avec son jeune fils Bergil. Le bruit cours qu'ils ont été tués par un certain Kaluidh. De retour d'une pêche au poulpe c'est le corps déchiqueté de mon époux qu'un pêcheur de Reuvon me ramena. Comment est il tombé de cette falaise ? Je n'ai pas de réponse. La charge de seigneur de Lond galen avait été abandonnée au moment de la débâcle de Pélargir ; Golasgil mort, c'est ma belle sœur Morwen qui s'est retrouvée de droit en charge de la seigneurie »

Nous échangeâmes encore quelques temps, puis Ivriuel nous laissa au bon soins de Lué-nian avec qui nous évoquâmes les destinées du Gondor, des Akôèmes, ceux qui avaient déjà fait le voyage, et ceux qui partiraient un jour.

Dans les jours qui suivirent Lué-nian nous fit découvrir la cité et ses environs, nous entrepris sur les coutumes et nous fit connaître de ses habitants. Rapidement nous devînmes pour tous les Lheinakôème.

Mais trop vite je me retrouvais seul en compagnie d'un gondorien qui ne parlais pas un mot de ma langue. Orodreth est le fils de Golasgil et Morwen, une de ses missions est de veiller à la sécurité autour des mines situées au nord. Un dernier sourire d'encouragement de notre vieille traductrice et me voilà parti pour Verlamín.

Une route soigneusement empierrée suivait le cours d'une petite rivière. Nous en remontions le cours, direction le nord. Derrière nous se perdait Lond galen, comme dévorée par une épaisse brume entre mer grise et ciel bas. Devant nous la plaine côtière devenait petit plateau, et au loin se dessinaient les premières montagnes. Orodreth avait ajusté par dessus mes vêtements une épaisse veste de cuir et m'avait proposé diverse armes tranchantes. Les Akôèmes n'avaient pas de forgerons, je choisi néanmoins un poignard. Moins long que les effrayantes lames des sorciers, mais tellement solide et tranchant. Quelle différence avec nos outils de pêcheur en os et ivoire ! Les Akôèmes ne sont pas des guerriers, les seules armes que nous avons à opposer aux alliés des Hunhunés sont nos outils. L'arc qui nous sert pour la chasse, les harpons et couteaux de pêche, les gourdins... Personnellement je ne quitte jamais le bâton que m'a confié mon père. Il m'a toujours protégé. Orodreth et ses hommes portaient des longues chemises de mailles métalliques sous des manteaux aux couleurs ternes, de longues épées ornées de motifs entrelacés, des

casques légers eux aussi dissimulés sous leur capuchon. Comme je le comprendrai plus tard, cette patrouille avait été adaptée à ma présence. La remontée de la Celgalen se fit à pied plutôt qu'à cheval car ces grands animaux nous font encore bien peur ; la patrouille proprement dite se fit au plus près de Verlamon pour que nous puissions chaque soir faire halte dans une famille de paysans, ou de mineurs. Les deux premières semaines furent épuisantes : Orodreth et ses hommes me parlaient le plus possible, mais à voix basse pour m'indiquer un arbre en me donnant son nom, à moins que ce ne soit pour me parler du souffle d'air à cet instant ou de la couleur du sol ? Je ne comprenais rien, ou tout de travers, et parfois ils perdaient patience. Mais inlassablement ils me parlaient, reprenaient leur sourire. Il y eut cependant un moment où la langue ne fut plus une barrière, l'espace de quelques instants. Nous étions parvenus à proximité d'un col peu élevé : au-delà on distinguait une vaste vallée ronde, cernée de montagnes, peu élevées à l'est alors que les sommets de l'ouest étaient déjà couverts de neige. Là, au pied d'un arbre noueux dont plusieurs branches maîtresses étaient cassées, une trace au sol que nous reconnûmes tous : une grosse patte, ou plutôt un pied griffus. Un troll ! Ces monstrueuses créatures se trouvaient même au Gondor ? Essayant d'expliquer que je savais à qui appartenait cette trace, je me mis à faire une imitation d'un troll attaquant un groupe imprudent.

Les trolls des montagnes sont cruels et dangereux, mais fort heureusement stupides, surtout s'ils ne sont pas accompagnés d'orques ou alliés de sorciers. Mes compagnons partirent d'un grand éclat de rire, tant mon imitation était réussie !

La trace remontait à quelques semaines, le danger était loin et notre patrouille continua.

Orodreth nous conduisit ensuite à un gros village minier. Toute l'activité était centrée sur les métaux : extraits du cœur de la montagne ils étaient fondus sur place, retravaillés en petits blocs. Il y en avait du brillant, comme mon poignard, du jaune doré, du blanc lumineux. De nombreux soldats veillaient attentivement sur le doré et le blanc dont semblait faite la monnaie. Après avoir consulté certains mineurs, Orodreth nous conduisit au nord-ouest de ce village. Nous franchîmes plusieurs contreforts des monts qui se dressaient devant nous. Montagne de pierre blanche et sèche, parsemée d'une végétation rare. D'après ce que j'avais compris, un loup avait été aperçu récemment dans le secteur. Cet animal ne se trouvait pas dans nos régions de Neu-lène ou Desdursyton, par contre plus le temps passait et plus je craignais de rencontrer un de ces terribles serpents gris qu'on nomme Lumu. Il affectionne ce type de terrain et de climat et se nourrit de bouquetins... et d'hommes. Mes compagnons parlaient moins soudainement et je m'aperçus qu'ils avaient adopté la même attitude de vigilance que moi : ils scrutaient les crevasses, contournaient au large les éperons. C'est ainsi que j'avais appris d'abord de ma mère, puis de mon père à ne pas me laisser surprendre par ces créatures corrompues. Malheureusement Targon m'interpella vivement : comprenant de travers je fis un écart sur le côté, ce qui le mit en colère. Je l'entendis crier avec impatience des mots trop rapides pour moi et l'instant que dura ceci j'avais fait un pas de plus vers le côté. Hélas, ce dont il avait voulu me prévenir était maintenant juste devant moi. Un lumu se dressait là, au détour de cet amas rocheux. Sa tête se balançait lentement de droite et de gauche tandis que son regard avait accroché le mien. Aux cris et à l'agitation que je percevais derrière moi, je déduisis qu'il n'était pas seul. Même les plus sauvages guerriers de Desdursyton les

craignaient. Leurs écailles avaient presque la dureté de l'acier et ils ne relâchaient leur proie qu'une fois tués ou après que le venin lentement instillé ait entraîné la paralysie. Le plus dangereux n'était pas là. Leurs yeux s'ouvraient sur une nuit profonde, un vide angoissant. Croiser leur regard c'était se retrouver dans un nulle part, où tout ce qui est perd l'existence. J'avais une fois déjà expérimenté cela et je n'en avais réchappé que par l'intervention immédiate d'un oncle. Dans ce néant, lumière, joie, amitié comme les arbres les montagnes la vie et même la mort étaient bues, avalées. Leur existence n'avait plus de sens, devenait vanité, prétention. Il n'y avait plus rien. Ceux qui n'avaient pas eu ma chance et avaient été délivrés trop tard survivaient cependant, le corps ralenti, l'esprit vide. Ils étaient nourris comme des bébés mais s'éteignaient définitivement quelques années plus tard. Mais je tenais en main mon bâton. L'espérance et le courage y avaient été gravés, la force l'avait patiné, le feu l'avait durci. Il est des volontés qui ne plient pas si facilement, je pus ajuster ma prise et frappais sous la gorge. Le coup remontant pouvait le surprendre, un deuxième coup, brutal celui-ci lui brisa le côté gauche du crâne. Je partis à droite pour éviter sa rage ; un peu plus loin mes compagnons luttèrent contre les deux autres créatures. Deux ou trois le harcelaient pendant qu'un de plus ajustait un coup visant à passer sous une écaille. Un coup par-ci, une esquivé par là continrent le mien le temps qu'on vienne à ma rescousse.

Aucun blessé ne fut à déplorer et je lu l'admiration dans les regards : ils n'avaient jamais vu un homme armé d'un simple bâton résister à ces monstres. Notre patrouille nous mena encore dans des hameaux et aux abords d'un village fortifié plus à l'ouest avant d'entamer notre chemin de retour, à nouveau le long de la rapide rivière.

Nos retrouvailles ne durèrent qu'une demi-journée afin de prolonger notre immersion gondorienne. Nous avons tous fait de nombreux progrès dans l'acquisition de la langue ; en d'autres temps ce travail aurait pu se faire plus lentement, aujourd'hui la reconstruction du pays ne pouvait s'embarasser de bouches à nourrir improductives. Orodreth me convia à le suivre à nouveau : il s'agissait cette fois d'aller sous la terre d'après ce que je pus comprendre. Je retins colline, mort et le nom du hameau près duquel nous étions passés en remontant la rivière. D'autres soldats moins nombreux nous accompagnèrent ainsi qu'un homme semblant avoir un lien de parenté avec Orodreth.

J'avais fini par intégrer quelques notions géographiques : cette rivière dont nous remontons le cours se nomme la Celgalen. Elle prend naissance à l'extrémité sud d'un massif montagneux rattaché à la grande chaîne de l'Ered Nimrais, frontière naturelle au nord du Gondor. Quatre jours de marche nous conduisirent dans un hameau du nom de Bondaire, bâti de part et d'autre de la Celgalen. Un robuste pont de pierre la franchissait à cet endroit, et après avoir recueilli des nouvelles auprès des habitants – là encore je compris les mots colline et mort – nous franchîmes le pont pour nous diriger vers une série de trois promontoires, bien visibles à l'est. À leur pied on discernait d'antiques ruines presque toutes ensevelies sous la végétation : une cité dont on avait même oublié le nom. Pour les gens d'ici c'était devenu Gurtharas, un lieu sinistre. Sur la hauteur du centre était construit un dédale de petits dômes en pierres taillées, tous percés d'une porte basse. Un vent fort et continu y soufflait, accompagné de sortes de gémissement et de plaintes. Seule une herbe rase y poussait ; autant les environs du village étaient paisibles et agréables,

autant ce lieu semblait attaché au mots de froid et mort. Chez moi, quand les glaces prennent les eaux de Lurdâne alors que souffle le vent de Fostisyr, la vie n'est que ralentie : quel bonheur quand nous sortions d'un trou de glace un gros Pélu ! Son foie tout chaud régala nos estomacs et nous avions de la viande pour une semaine. Ici, rien de semblable. L'ambiance était au désespoir et à l'angoisse.

Elgamouth, l'homme qui nous accompagnait nous fit descendre, ramasser du bois mort. C'est lui qui dirigeait maintenant les opérations. En fin de journée il nous fit remonter nous installer au cœur du dédale. Avec une partie du bois il prépara un petit feu sans l'allumer, disposa au dessus un trépied métallique surmonté d'un réceptacle. Il y disposa une grosse pierre cristalline, taillée de multiples facettes. À la tombée de la nuit on alluma le feu ; la pierre se mit à briller de mille feux, éclairée par dessous. Les murmures du vent semblaient se muer en paroles indistinctes, des ombres de partout se mettaient en mouvement, comme si de noirs habitants allaient et venaient autour de nous. Une grande crainte commençait à m'habiter car je comprenais enfin où nous étions : le lieu des morts, à la rencontre de leurs esprits errants ! Mes compagnons aussi montraient des signes d'inquiétude jusqu'à ce qu' Elgamouth se mette à psalmodier. Il n'utilisait pas le Ouistrain, mais certains mots me paraissaient familiers. Il lut un texte sur un petit parchemin, toujours dans cette langue, fit une pause pour remettre du bois dans le feu. La pierre éclaira alors vivement les dômes et leurs portes, la lumière semblant se couler dans les escaliers pour en atteindre le fond. Quelques mots de ce discours restèrent gravés alors dans ma mémoire jusqu'à aujourd'hui :

« Glawarevalinor, sîdhefern, sendemandos »

Enfin, tournant la tête de droite et de gauche, il parla, cette fois ci en Ouistrain, s'adressant à un auditoire invisible. Lumière de Valinor, repos, Mandos ; ces mots faisaient écho aux autres, plus aucune inquiétude ne m'habitait : ce lieu était en repos.

Au matin nous prîmes congé de nos hôtes de Bondaire alors qu'un petit rien me fit tourner la tête vers le nord. Une colonne de chaleur troublant l'air d'un ciel bas, un peu de fumée. Et là me revinrent brutalement quelques mots que m'avait dit Pué-lan juste avant notre départ de Lurdâne. Saisi d'une vive inquiétude je pris Orodreth par le bras et les lui dit :

« Retourne à l'ouest car le temps est venu

Kòème-tian, Dunamène et Gondoriens,

Fumée et feu montent au nord

Rivière charrie sang et mort

Durbatul qui fut longtemps retenu

Te donne Kaluidh qui sera tien. »

J'avais prononcé ces mots dans ma langue, aussi Orodreth ne saisit que « Gondoriens » et me fit un grand sourire en répondant :

« oui Fé-dan, nous sommes des Gondoriens »

Tout au long de notre trajet de retour mon trouble ne fit que croître et à peine arrivé à

Lond galen je demandais aussitôt à voir notre chère Lué-nian. Il fallait absolument que je transmette ce message à Golasgil, et donc maintenant à Morwen. J'insistai tant que Lué-nian finit par me conduire. Je m'embrouillai alors, tentant de commencer en Ouistrain, m'excusai et continuai dans notre langue. Lué-nian essayait de suivre, puis fut troublée par le cri de surprise que prononça Morwen à deux reprises, pour Durbatul et Kaluidh. Elle nous fit recommencer, re-traduire. Nous fûmes interrompus par des exclamations, le chambellan s'introduisit brusquement :

La suite, samedi, au club JDR de la Coccinelle !